Hommes - femmes : guerre ou paix?

Autor(en): **Haldi, Nelly / Schwarzenbach, Regula / Ott, Thierry**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Actio humana : l'aventure humaine**

Band (Jahr): **99 (1990)**

Heft 3

PDF erstellt am: **30.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-682375

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

HOMMES – FEMMES: GUERRE OU PAIX?

Au seuil du XXIe siècle, les hommes et les femmes se font-ils toujours la guerre? Ou ont-ils signé la paix? Pour essayer de le savoir, nous avons parcouru l'abondante littérature qui traite des relations entre les sexes. Nous avons organisé deux rencontres avec des hommes et des femmes qui ont réfléchi et qui ont écrit des livres sur le sujet. Nous avons exploré les mythes fondateurs des différents fantasmes des relations. Et nous avons rencontré un couple qui a reconnu cette origine mythologique de leur relation, et qui l'exprime sous des formes rituelles.

Res et Ruke dans leur rituel. Ils luttent; pas l'un contre l'autre, mais l'un avec l'autre. Le cri qu'ils poussent ensemble a pour fonction de terrasser l'adversaire invisible. Les deux partenaires tiennent compte l'un de l'autre. Peu à peu, leurs mouvements deviennent parallèles. Leur lutte se métamorphose en une danse; et la danse, c'est la joie.

PHOTOS: CHRISTIAN HELMLE

«Notre couple est fondé sur un mythe de combat», dit le médecin bernois Res Wyler. Et Ruke, sa femme, médecin elle aussi, est d'accord avec lui. Selon eux, leur relation serait à l'image de celle qui unissait Mars et Vénus, les dieux des Romains: Mars, le dieu de la guerre; Vénus, la déesse de l'amour. «J'ai en moi l'instinct du combat», dit encore Res. Ruke a appris à affronter cet instinct et à vivre avec lui. Les deux conjoints ne répriment pas les sentiments de colère et de haine qui existent dans leur relation; ils les vivent et les transcendent dans un affrontement ritualisé. Et ainsi, l'énergie «du poing» se transforme en une énergie «du cœur». Cette manière d'affronter la violence exige de l'autodiscipline et du courage. «Le courage d'avoir peur», dit Ruke. Les deux partenaires s'inspirent des rituels du Taekwondo. En transposant dans leur vie de tous les jours les enseignements de cet art martial coréen, ils ont compris qu'il existe trois degrés dans la lutte: on lutte contre un «ennemi» extérieur; on lutte avec soi-même; on lutte pour un but plus noble. Res: «Depuis que nous savons que l'on peut aussi être son propre adversaire, nous luttons en parallèle.» Ruke: «Le sens de notre lutte n'est pas de lutter l'un contre l'autre, mais l'un avec l'autre. La lutte devient une danse; et la danse, c'est la joie.» Vénus et Mars, qui se rencontrent dans la danse, découvrent l'harmonie et transforment l'agression en joie: Ne serait-ce pas là la représentation mythologique de cette paix entre les hommes et les femmes dont on parle tant aujourd'hui? Dans son travail de thérapeute de couple, la psychologue suisse Verena Kast, disciple de Jung, a identifié six fantasmes de relation qui, tous, ont une longue histoire. Nous avons demandé aux comédiens Ursula Stäubli et Marco Morelli de les mettre en scène (voir le reportage photo en page 33). Ces fantasmes et les mythes qui les fondent – brièvement présen-

TOURNEZ S.V.P.

HOMMES – FEMMES: GUERRE OU PAIX?

● *Le couple dans lequel les deux partenaires vivent repliés sur eux-mêmes et pour lequel tout ce qui vient de l'extérieur constitue une menace. Le mythe: Les dieux indiens Krishna et Radha.*
● *Le couple dans lequel un des partenaires cherche à changer l'autre jusqu'à ce qu'il corresponde à ses attentes. Le mythe: Le sculpteur Pygmalion et la statue qui est devenue sa femme, Galatée.*
● *Le couple formé d'une femme d'âge mûr et de son jeune amant. Le mythe: La déesse Ishtar et le dieu Tammuz des Phéniciens.*
● *Le couple formé de deux rivaux, dans lequel chacun veut imposer sa loi. Le mythe: le dieu suprême grec Zeus et sa femme, la déesse Héra.*
● *Le couple formé d'un homme âgé et expérimenté et d'une jeune fille. Le mythe: Merlin l'enchanteur et la nymphe Viviane.*
● *Le couple équilibré, dans lequel l'homme joue le rôle d'un «frère» et la femme, celui d'une «sœur». Idéal de notre temps? Le mythe: Le cantique des cantiques, dans la Bible.*
L'illustration de droite est tirée du reportage photo.

ILLUSTRATION: HEINZ STIEGER

tés ci-contre, à gauche – surgissent souvent, mais parfois de manière floue, dans les discussions entre les cinq écrivains de langue allemande et française que nous avons réunis.
Nous avons organisé deux rencontres, qui ont été fort différentes l'une de l'autre. Les trois interlocuteurs de langue allemande – qui se sont rencontrés à Vienne – ont toujours gardé dans leurs propos une distance par rapport au sujet. Alors que les deux interlocuteurs de langue française – qui se sont rencontrés à Paris – n'ont pas parlé des relations hommes – femmes comme des observateurs ou des analystes, mais comme des acteurs; d'où, parfois, de violentes confrontations d'idées et de sentiments.
La rencontre de Vienne a réuni les sociologues Edit Schlaffer et Cheryl Benard, et le psychanalyste Wolfgang Schmidbauer. Dans leur dernier livre – pas traduit en français –, qui a pour titre «Lasst endlich die Männer in Ruhe» (Laissez enfin les hommes en paix!»), les deux sociologues exhortent les femmes à ne s'occuper désormais que d'elles-mêmes.

ACTIO HUMANA – *Est-ce qu'il existe un modèle idéal de relation entre l'homme et la femme?*
EDIT SCHLAFFER – Nous avons récemment interviewé 50 couples que leurs proches ou eux-mêmes considéraient comme des couples unis et heureux. Nous avons constaté, avec surprise, que les hommes jugeaient en général leur relation de manière positive, alors que les femmes en étaient beaucoup moins satisfaites.

CHERYL BENARD – Il suffit d'observer les statistiques des divorces. Elles montrent non seulement que le mariage est aujourd'hui une institution «à problèmes», mais surtout que la plupart des femmes ne sont absolument pas satisfaites de leur vie commune avec les hommes. 60 à 70% des divorces sont demandés par les femmes. Les hommes que nous avons interviewés savaient parfaitement que leur femme souffrait dans leur relation. L'homme est capable d'accepter le malaise de la femme aussi longtemps que celui-ci n'a pas de conséquences directes pour lui. Mais c'est vrai, l'homme a probablement une autre idée de la relation que la femme, et il n'en attend pas les mêmes choses. Il n'est pas aussi exigeant sur la qualité de la vie commune.

WOLFGANG SCHMIDBAUER – Je ne suis pas convaincu de ce que vous dites là. Subjectivement, l'homme peut encore être satisfait d'une relation quand, objectivement, elle le fait déjà souffrir et que son mal se traduit par des troubles psychosomatiques – des troubles cardiaques ou un ulcère d'estomac, par exemple. La plupart des malades psychosomatiques sont des hommes. Cela s'explique par l'incapacité qu'ils ont d'exprimer leurs sentiments. Je crois que les hommes, eux non plus, ne sont pas heureux dans une relation qui «ne marche pas», mais ils n'en ont pas conscience. Ils se forcent à croire que leurs sentiments d'insatisfaction sont quelque chose de normal, et ils ont tendance à ne réagir qu'au moment où la relation craque. Mais tant qu'elle fonctionne dans la vie pratique, ils évacuent simplement les problèmes. Je suis toujours frappé de voir, dans mon travail de psychanaliste, à quel point il est typiquement féminin, au contraire, de manifester une espèce de peur préventive de perdre la relation. Je vois là deux formes de narcissisme: celui de l'homme, qui est beaucoup plus centré sur la satisfaction des besoins; et le narcissisme de la femme, beaucoup plus centré sur la relation.

EDIT SCHLAFFER – Les femmes attendent souvent, en effet, de pouvoir établir une espèce de communication existentielle avec l'homme, une proximité, une symbiose dont l'homme ne veut pas et pour laquelle il ne fait rien. Cette attente – forme «féminine» de narcissisme – lui est inculquée par l'éducation et par l'ensemble de la culture. Elle conduit à ce que la femme ne considère sa vie comme réussie que si elle parvient à établir cette proximité avec un individu.

ACTIO HUMANA – *L'«homme nouveau», celui qui a d'autres attentes et d'autres comportements, n'existe-t-il donc pas?*

EDIT SCHLAFFER – Non, c'est une chimère, un produit des médias...

WOLFGANG SCHMIDBAUER – Je dirais que l'homme «désécurisé» existe. Les hommes aussi doivent devenir plus autonomes, dans leur vie quotidienne et dans leur tête. L'homme doit apprendre à vivre seul. Nombreux sont aujourd'hui les hommes qui parlent peu avec leur femme – qui ne savent pas comment leur parler; il n'empêche qu'ils ont besoin de leur présence. Une patiente m'a dit un jour: «Mon mari est très malheureux

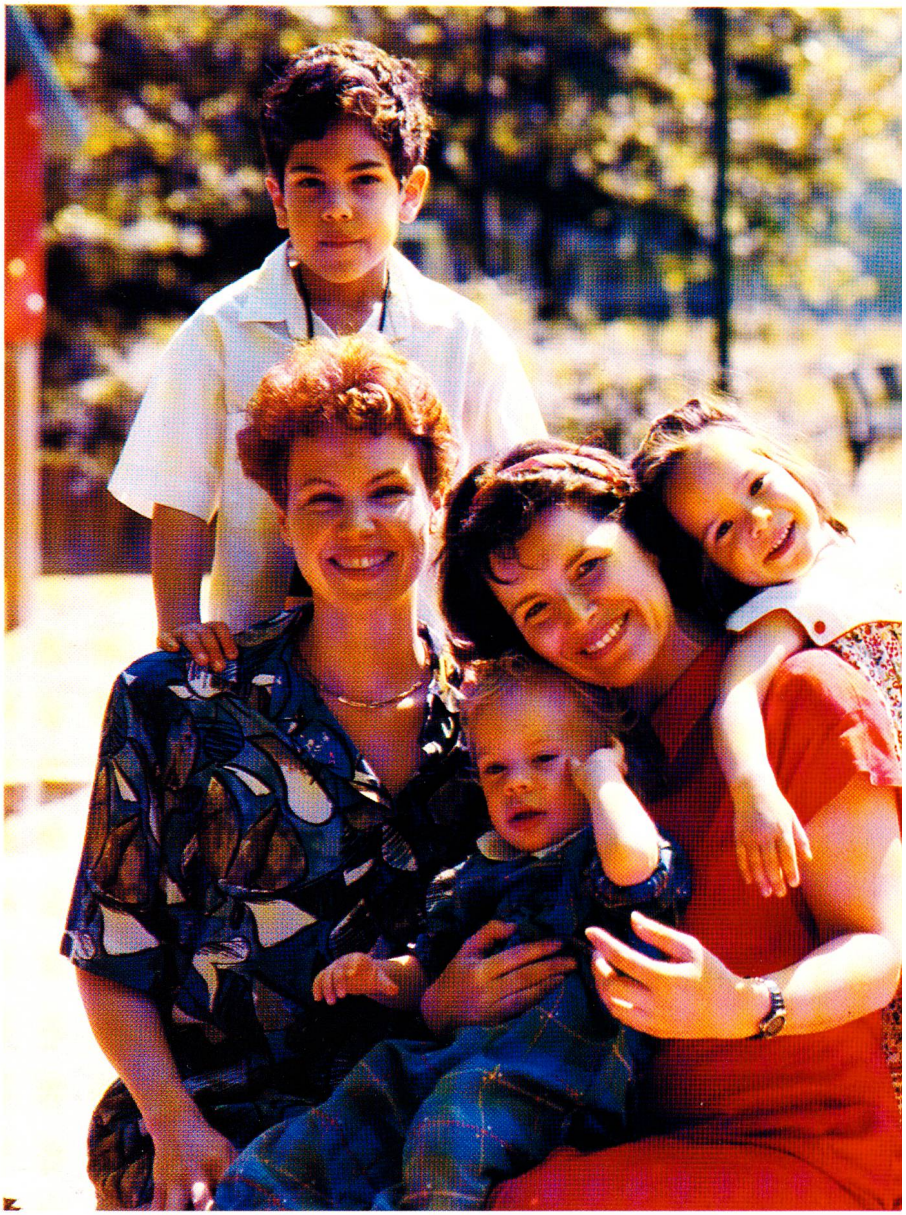


PHOTO: ALISA DOUER

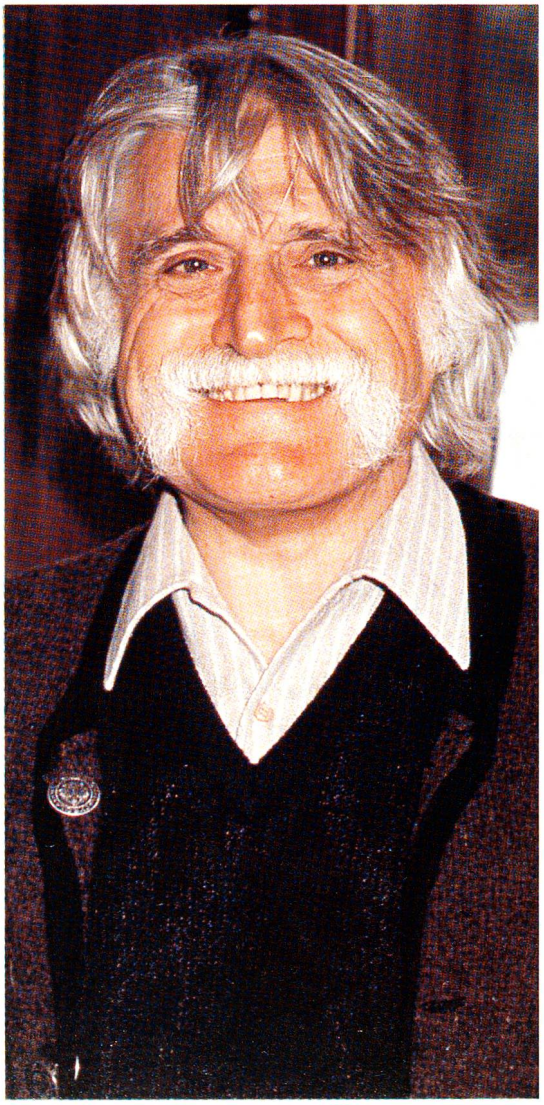
Cheryl Benard avec son fils, Alexandre, âgé de 6 ans, et Edit Schlaffer en compagnie de Lara, 3 ans, et Rafael, 18 mois. Cheryl Benard est née en 1953 aux Etats-Unis et a grandi en Allemagne; Edit Schlaffer est Autrichienne et a 40 ans. Elles sont toutes deux mariées, sociologues et féministes. Elles travaillent ensemble et ont publié plusieurs ouvrages. Cheryl Benard et Edit Schlaffer dirigent, à Vienne, un institut de recherche sur les relations humaines et ont fondé, en 1981, l'organisation «Amnesty for Women».

TOURNEZ S.V.P.

Wolfgang Schmidbauer avec sa fille Anna. Né en 1941 à Munich, il a fait des études de psychologie. Il est aussi écrivain. Après une formation en psychanalyse, il a fondé dans sa ville natale un institut de dynamique de groupe. Wolfgang Schmidbauer a élevé seul ses deux filles, puis s'est remarié et a eu un troisième enfant, un fils. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages de psychologie et de littérature.

Gabrielle Nanchen est née en 1943. Sociologue, elle a été députée socialiste au Conseil national de 1971 à 1979; elle est aujourd'hui présidente de Swissaid. Mère de trois enfants, auteur de deux livres sur les relations hommes – femmes, Gabrielle Nanchen vit à Icogne (VS).

FOTO: KATHRIN HONIG



Cavanna est né en 1923 à Nogent-sur-Marne. C'est ce qu'on appelle un «autodidacte». A 16 ans, il trie des lettres aux PTT; après la guerre, il est vendeur de légumes sur les marchés. Ce n'est qu'à la fin des années 40 qu'il débute dans la carrière de journaliste et, plus tard, dans celle d'écrivain. Père de cinq enfants, auteur d'une vingtaine d'ouvrages, dont plusieurs sont autobiographiques, Cavanna vit à Paris.

UNIVERSAL PHOTO, PARIS

quand je ne suis pas à la maison; pourtant, quand j'y suis, il passe tout son temps devant la télévision. Ce n'est que lorsque je sors qu'il réagit.»

EDIT SCHLAFFER – Les femmes, qui réussissent dans leur profession, ne le font pas sans porter un coup assez brutal à la relation. Quand les femmes – comme les hommes d'ailleurs – considèrent qu'excepté leur travail, tout dans leur environnement doit être organisé à leur convenance, elles mènent le plus souvent de brillantes carrières. De la même manière, la relation est aussi beaucoup plus prometteuse quand elles donnent des directives précises. Mais les femmes ont tendance à envoyer des signaux très ambigus. Elles font part de leur perplexité, de leurs doutes. C'est ainsi qu'elles peuvent être exploitées dans la relation. Plus les femmes sont claires dans la vision qu'elles ont d'elles-mêmes et dans leurs comportements, mieux les choses fonctionnent, dans leur travail comme dans leur relation.

Les femmes pensent toujours qu'elles peuvent changer les hommes, mais ceci n'est pas plus facile à faire que de changer une femme... On doit essayer d'aimer l'être humain comme il est. Cette tendance à vouloir manipuler l'autre est liée, je crois, au fait que la sécurité, offerte hier par la stricte répartition des rôles, n'existe plus. Aujourd'hui, c'est dans un climat de guérilla que les couples définissent et construisent leur relation.

EDIT SCHLAFFER – Mais si les femmes sont insatisfaites, c'est aussi parce que leurs attentes, légitimes, sont déçues. Les hommes rechignent toujours à assumer leur part de responsabilités dans la famille, dans les soins à donner aux enfants ou dans les tâches ménagères. Ils laissent toujours leur tasse de café, vide et sale, sur la table.

WOLFGANG SCHMIDBAUER – L'homme ne voit pas d'intérêt à ces «nouveaux rôles ménagers». Mais l'exemple de la tasse de café ne me semble pas être un problème typique de couple. Je me suis occupé seul de mes enfants, et j'avais le même problème avec mes filles. Aussi longtemps qu'elles pouvaient en prendre une propre dans l'armoire, elles non plus ne lavaient pas leur tasse. Je ne crois pas que c'est une question de pouvoir, mais simplement de paresse; le sentiment de responsabilité, propre à l'adulte, doit permettre de la vaincre.

EDIT SCHLAFFER – Je crois que les choses peuvent vraiment changer quand l'homme voit que sa place au sein de la famille est en danger: quand il ne peut plus être le père traditionnel ou le gentil papa qui s'amuse avec ses enfants, quand il ne joue même plus aucun rôle dans la famille – quand celle-ci existe et fonctionne essentiellement grâce aux femmes et aux enfants. Alors, peut-être, l'homme voit un intérêt à réfléchir à modifier certains de ses comportements.

ACTIO HUMANA – *Mais cela signifierait d'abord que les femmes devraient assumer toutes les responsabilités dans la famille...*

CHERYL BENARD – Aujourd'hui déjà, ce sont les femmes qui s'occupent le plus des enfants. Des études, faites en Angleterre, montrent qu'une famille constituée uniquement de la mère et des enfants est beaucoup plus égalitaire. Il n'y a plus cette autorité patriarcale qui, souvent, les fait souffrir.

EDIT SCHLAFFER – Les femmes doivent absolument sortir des relations. Ce qui ne signifie pas qu'elles doivent divorcer en masse, mais se détacher de la relation en elles-mêmes et s'interroger: «Quelles sont les priorités dans ma vie, indépendamment d'un partenaire? Quelle est ma vision du monde? Quels étaient, jusqu'à présent, mes buts?»

WOLFGANG SCHMIDBAUER – Plus les individus seront capables d'être autonomes, mieux ils comprendront à quel point il est important de le rester, et meilleures seront leurs chances d'avoir une bonne relation. Ce qu'il y a de tragique dans de nombreux couples, c'est l'état de non communication et de sacrifice de soi inutile. Se rendre dépendant l'un de l'autre est destructeur pour une relation.

EDIT SCHLAFFER – Dans leur vie, les femmes ont souvent la possibilité de décider de changer certaines choses. Il n'est jamais trop tard pour prendre une nouvelle direction. Les femmes doivent absolument réfléchir à ce qu'elles veulent vraiment. Et ne plus vivre seulement le mythe de la proximité, de l'union avec un homme – mythe qu'elles se fabriquent depuis l'adolescence déjà, longtemps avant leur première relation, et qui les conduit à choisir des métiers qui ne leur donnent en général aucun plaisir...

CHERYL BENARD – Les relations qui se développent harmonieusement sont celles où les partenaires accordent beaucoup d'importance à garder de la distance entre eux; des relations dans lesquelles la femme n'a pas renoncé à ses intérêts ou à son travail, et dans lesquelles chacun dispose de son propre espace. Mais garder de la distance, c'est difficile, parce que c'est justement cette proximité, cet attachement permanent de l'un à l'autre qui font qu'une relation, socialement, est considérée comme bonne. Le besoin de distance est jugé comme le choix de la méfiance.

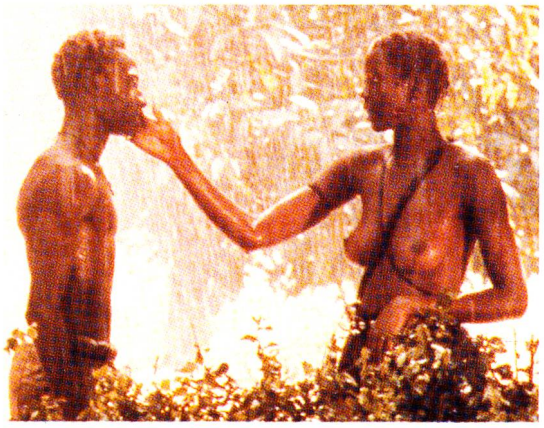
WOLFGANG SCHMIDBAUER – Il y a aujourd'hui un nombre infini de types de relations, du mariage patriarcal traditionnel jusqu'à la famille constituée uniquement de la mère et des enfants. Mais quel que soit le modèle choisi, l'insatisfaction chronique des partenaires ne peut être vaincue que si chacun aime l'autre dans sa singularité. Cela suppose, bien sûr, que chacun prenne la responsabilité de soi-même, dès le début de la relation, et qu'il la garde.

A Paris, la rencontre a réuni la sociologue Gabrielle Nanchen, et l'écrivain français Cavanna. Gabrielle Nanchen a écrit deux livres: «Hommes et femmes, le partage» (Favre, Lausanne, 1981), et «Amour et pouvoir – Des hommes, des femmes et des valeurs» (Favre, Lausanne, à paraître à la fin septembre 1990). Cavanna en a écrit une vingtaine, parmi lesquels des ouvrages autobiographiques, comme «Les Ritals» (Belfond, Paris, 1978) ou «Les Russkoffs» (Belfond, Paris, 1979).

TOURNEZ S.V.P.

Si la répartition traditionnelle des rôles dans le couple est condamnée à disparaître, nous devons apprendre à modifier nos manières de penser. Le film du Géorgien Iosseliani, «Et la lumière fut», décrit un paradis africain imaginaire. Où les femmes, après qu'elles sont rentrées de la chasse, poursuivent les hommes de leurs assiduités. Où, avec la bénédiction de son entourage, l'épouse d'un fainéant quitte celui-ci et prend un nouveau mari. Où un homme marié est giflé par sa femme quand elle le voit flirter avec une jeune fille. Et où, le jour où une femme met au monde un enfant naturel, ses amants se font un point d'honneur à l'élever.

PHOTOS: CITEL FILMS



Malgré des origines communes – ils sont petite-fille et fils d'immigrés italiens – et malgré le fait qu'ils ont tous deux une nombreuse famille, Gabrielle Nanchen et Cavanna ont connu des enfances et des vies de parents fort différentes. Fille de petit patron, Gabrielle Nanchen est née dans une famille où les rôles étaient traditionnels, la mère s'occupant des enfants et le père ayant la fonction économique. Cavanna, lui, est fils d'ouvrier, mais sa mère travaillait aussi hors du foyer: «C'est elle qui portait la culotte; elle était l'autorité et mon père, la tendresse.» Devenue adulte, Gabrielle Nanchen a toujours essayé de concilier son rôle de mère et celui de femme active dans le monde économique et politique, alors que Cavanna, qui n'a jamais voué un grand amour à la famille, a laissé à sa femme le soin et la responsabilité d'élever ses enfants.

Leur dialogue, très émotionnel, est parfois déroutant, mais fort révélateur de ces comportements que l'on dit «typiquement masculins» et «typiquement féminins».

ACTIO HUMANA – *On dit souvent que c'est le goût du pouvoir et de la réussite qui dicte les actions de l'homme. Est-ce votre avis?*

CAVANNA – Si nous voulons dominer et réussir, c'est uniquement pour plaire aux femmes. Je me moque de la reconnaissance des hommes, du pouvoir, de l'argent! Plaire, c'est attirer l'attention des femmes. Tant qu'elles regardent ailleurs, vous n'existez pas. C'est pour exister que l'homme cherche à plaire aux femmes. Pour lui, chaque femme est La Femme... Elles sont des milliards, mais chacune est le paradis perdu!

GABRIELLE NANCHEN – Ce que vous dites là me touche beaucoup. Pour moi aussi, l'autre, l'homme – pas l'homme mythique, mais l'homme aimé –, c'est celui par lequel j'existe, celui qui donne un sens à ma vie...

CAVANNA – Oui... mais moi, même si je suis très amoureux, je ne peux pas ignorer que les autres femmes existent! On dit volontiers que quand une femme est amoureuse, les autres hommes n'existent plus. Ce n'est pas le cas pour un homme.

ACTIO HUMANA – *Le regard différent que les hommes et les femmes portent les uns sur les autres, est-ce un fait de la nature ou de la culture?*

CAVANNA – La culture ne peut pas se fonder sur le vide. Elle repose sur la nature, mais elle peut l'exalter ou la trahir. Il n'y a qu'à penser à la monogamie... Ce n'est pas très naturel, ça! C'est bien un fait de culture qu'on nous a imposé. Aujourd'hui, avoir plus d'une femme est considéré comme quelque chose de répugnant, de honteux, d'anormal.

GABRIELLE NANCHEN – Oui, mais si la culture nous a imposé la monogamie, c'est peut-être parce que les enfants ont besoin d'une relation stable entre leurs parents. Nous ne sommes pas des individus isolés et, qu'on le veuille ou non, nous perpétuons une espèce...

CAVANNA – Cela ne m'intéresse pas! Je ne suis pas un maillon de la chaîne, je n'ai aucune mission sur terre. Tout ce qui se passera après ma mort n'existera plus, puisque je ne serai pas là pour le voir...

GABRIELLE NANCHEN – J'ai un autre point de vue. J'ai des enfants, je m'en sens responsable, je les aime. Pour eux, je suis capable de renoncer à des choses qui me feraient plaisir. Mon bonheur ne serait pas complet s'ils devaient souffrir à cause de moi.

CAVANNA – Bien, disons que votre structure intime fait que vous avez besoin du fantasme de savoir que vos enfants vont vous prolonger et qu'ils seront plus tard heureux pour vous sentir, vous, équilibrée et heureuse aujourd'hui. Vous avez besoin de ça, eh bien, moi pas!

GABRIELLE NANCHEN – Oui, je me sens vraiment insérée dans un groupe qui a besoin de moi. Je me sens une certaine responsabilité, non seulement par rapport à ma famille, mais aussi par rapport à l'humanité.

CAVANNA – Moi, je ressens le groupe et l'humanité tout entière comme un carcan...

ACTIO HUMANA – *Cavanna, est-ce que vous n'avez pas reproduit, en tant que mari et père, votre propre histoire familiale?*

CAVANNA – Oui, c'est le modèle familial de mon enfance. Encore plus poussé... C'est la mère de mes gosses qui s'est occupée d'eux, qui a tout fait.

ACTIO HUMANA – *Et cela ne vous dérange pas d'abandonner ce rôle, ainsi que l'autorité et la responsabilité qui en découlent, à la femme?*
CAVANNA – Si j'aime une femme, si je l'aime profondément, ce n'est certainement pas pour lui faire des enfants!
GABRIELLE NANCHEN – Pour moi, c'est tout différent. La maternité, porter des enfants, puis les mettre au monde, c'était une dimension de ma relation avec l'homme. J'ai ressenti un plaisir intense à être mère. Mes grossesses ont été parmi les plus belles périodes de ma vie; j'étais bien dans ma peau, heureuse, dormant comme un loir, mangeant comme un loup. J'étais très animale, et en même temps forte de quelque chose de spirituel. Mes accouchements aussi furent de tout grands moments. A chaque fois, c'était comme participer à la création du monde.
ACTIO HUMANA – *Quelle était la place de l'homme, dans ces moments si intenses?*
GABRIELLE NANCHEN – Me faire un enfant, c'était me faire un immense cadeau. Etre mère m'a permis de me sentir femme, autant qu'au moment le plus intense de l'amour. Mais c'est vrai, j'étais si bien avec mon enfant, quand il est né et pendant les premiers mois, que je n'avais pas vraiment besoin de mon mari à côté de moi. J'ai un peu l'impression qu'à ces moments-là, l'homme est accessoire...
ACTIO HUMANA – *C'est un sentiment qui pourrait légitimer l'attitude de Cavanna, tenté de fuir au moment où la femme devient mère...*
GABRIELLE NANCHEN – Je crois en effet que l'homme doit faire un effort pour récupérer sa femme après la naissance d'un enfant, parce qu'elle vit alors dans un paradis... Enfin, pas toutes les femmes. Pour moi, c'était un paradis, cet état symbiotique avec ce petit être, pour lequel vous êtes tout et qui est tout pour vous...
CAVANNA – Mais justement, c'est ce paradis que je ne veux pas partager avec un gosse! Et ensuite commencent tous les autres problèmes: apprendre à l'enfant à manger, à marcher... Quelle horreur!
GABRIELLE NANCHEN – J'ai l'impression que les hommes sont souvent de grands gosses avec nous. Ils voudraient qu'on soit tout pour eux. Ils ont du mal à partager. Dans beaucoup de familles, c'est la femme qui s'occupe de tout. Elle élève ses enfants et, en plus, elle materne son dadais de mari qui a besoin de se faire cajoler comme un gosse!
CAVANNA – Pour les dix ou quinze dernières années de ma vie, je n'aurais qu'un seul désir, voyez-vous: les passer, ma joue posée sur le ventre d'une femme...
GABRIELLE NANCHEN – Comme un gosse! Au lieu d'être égaux, libres et forts tous les deux, et faibles à certains moments on a besoin que l'autre nous prête son épaule pour ne pas être seul à pleurer. Vous nous aimez? Alors, partagez les responsabilités de la vie avec nous! Le grand problème de la relation entre les hommes et les femmes, c'est qu'on a de grands enfants à côté de nous.
CAVANNA – Mais nous sommes des gosses! Nous sommes des gosses!
GABRIELLE NANCHEN – Vous vous êtes comportés comme des gosses pendant très longtemps, mais vous êtes capables d'être adultes. Et c'est comme ça qu'on vous aime.
CAVANNA – Dès le moment où j'ai vu ma femme devenir chef de famille, j'ai vu se dessiner cette famille. J'ai vu ces mômes grandir, se marier, avoir à leur tour des problèmes, puis des gosses...
GABRIELLE NANCHEN – Vous avez eu peur et vous êtes parti...?
CAVANNA – Ce n'est pas seulement de la peur, ça m'irrite profondément!
GABRIELLE NANCHEN – Cela m'arrive aussi! Il y a des jours où je ne supporte plus mes enfants et mon mari. Mais ils ont besoin de moi, et je trouve un certain bonheur à répondre à leurs besoins.
ACTIO HUMANA – *Est-ce qu'il vous arrive souvent de parler de vous, à votre conjoint et à vos enfants?*
CAVANNA – En tout cas pas de mon travail, jamais! Je n'en éprouve pas le besoin.
GABRIELLE NANCHEN – Pour moi, c'est important! Nous sommes des êtres relationnels, nous sommes faits pour communiquer les uns avec les autres. Trop souvent, on se retire dans sa coquille, on pense que l'autre n'a pas besoin d'être reconnu par nous alors qu'il en a tellement besoin. Et on se rend la vie difficile, on se fait la guerre entre les hommes et les femmes...
CAVANNA – Ce n'est pas la guerre entre ma femme et moi. Elle aime la vie de famille et les enfants; moi, je n'aime pas ça... Et puis, tous les huit jours au moins, il y a un anniversaire à fêter! Et si vous ne jouez pas le jeu, vous faites de la peine. Non, la barbe! J'ai défendu, une fois pour toutes, que qui que ce soit me souhaite mon anniversaire, ma fête ou n'importe quoi! Ce besoin de solenniser tout, ce besoin d'arracher les moindres choses à la routine pour en faire des événements, ça me tue!
ACTIO HUMANA – *J'aimerais que nous revenions aux différences entre hommes et femmes. Aux différences, par exemple, qui se manifestent dans leur manière d'être avec les autres.*
GABRIELLE NANCHEN – Les hommes se croient encore souvent obligés de correspondre à un certain modèle. Etre un homme, ça veut dire réussir, gagner. Les hommes ont beaucoup de peine à être authentiques. Ils ne parlent pas d'eux, de ce qu'ils pensent, de ce qu'ils ressentent, de leurs joies, de leurs souffrances. Ce sont les femmes qui parlent de ça. Et c'est là que je vois de grandes différences; nous ne fonctionnons pas de la même manière. Entre elles, les femmes parlent de leurs sentiments, se racontent des choses très personnelles. Alors que les hommes, entre eux, parlent...
CAVANNA – Des femmes!
GABRIELLE NANCHEN – Oui, ils parlent d'amour avec un grand Q, comme disait quelqu'un. Et nous, nous parlons d'amour avec un grand A. Ou alors, les hommes parlent de choses dites «sérieuses», de politique, de sport, de voitures. Mais jamais d'eux, jamais de ce qui les touche. Et pourtant, ça fait tellement de bien. C'est un privilège que nous avons, nous les femmes, de savoir naturellement parler de nos sentiments.

TOURNEZ S.V.P.

La psychologue jungienne Verena Kast a décrit en une phrase le sentiment vital qui, dans la vision d'une relation érotique, rapproche le mari-frère et l'épouse-sœur: «Je considère que l'amour est le sentiment qui réunit dans le plaisir ce qui est séparé, mais je sais aussi que nous sommes toujours condamnés à rester des êtres isolés.»

PHOTO: KREUZ VERLAG STUTTGART

ACTIO HUMANA – *Est-ce que les hommes ont vraiment autant de peine à parler d'eux, Cavanna?*

CAVANNA – Ils ont besoin d'exhiber leur virilité. La virilité, c'est une attitude que les hommes ont pris l'habitude de montrer, de faire valoir, surtout entre eux. Mais quand les hommes parlent de sexe, c'est une manière de parler de sentiments. C'est la façon virile, mais pudique aussi, de parler de la femme. Parce que l'homme a peur d'avouer l'immense attirance qu'il éprouve pour la femme. Alors, il croit la cacher en réduisant celle-ci à un objet sexuel.

GABRIELLE NANCHEN – Il y a des explications psychologiques à cela. Pour devenir un homme, le petit garçon doit se détacher de sa mère. Mais sa mère, c'est la satisfaction de tous ses besoins. L'apprentissage de l'autonomie se fait donc dans la douleur. Et quand il sera devenu un homme, le garçon essaiera de ne pas se remémorer cette étape, il prendra de la distance par rapport à tout ce qui peut lui rappeler l'immense déchirure. Il réprimera ses sentiments. Il apprendra à ne pas pleurer, à ne pas être tendre, à dire des gros mots: c'est ça, être un homme...

ACTIO HUMANA – *Et vous aimeriez que ce soit autre chose...*

GABRIELLE NANCHEN – Bien sûr! J'aime les hommes tendres. J'aime les hommes qui sont comme moi. Mais peut-être qu'il y a des femmes qui aiment les machos...

ACTIO HUMANA – *Le discours des féministes des années 60 et 70, c'était le vôtre?*

GABRIELLE NANCHEN – Oui. J'ai milité pour le droit de vote des femmes, pour l'égalité des salaires. Je me suis battue pour que le monde des hommes s'ouvre aux femmes. Aujourd'hui, je me bats pour que les valeurs féminines soient reconnues, socialement, au même titre que les valeurs masculines.

ACTIO HUMANA – *Quelles valeurs, par exemple?*

GABRIELLE NANCHEN – L'attention à autrui et le besoin de relations harmonieuses. Aujourd'hui, les femmes sont actives sur le terrain des hommes, mais peu d'hommes le sont sur le nôtre. Peu d'entre eux ont adopté nos valeurs. J'aimerais que les hommes n'aient plus honte de leur côté féminin. Moi, je sais bien que je suis androgyne. Si j'ai fait de la politique, c'est parce que j'ai un besoin «masculin» d'affirmation. Mais en même temps, j'ai besoin de donner un peu du meilleur de moi aux autres. J'aimerais que les hommes reconnaissent aussi cette dualité en eux. Ils sont aussi féminins, et ils le nient...

CAVANNA – Pas moi!

ACTIO HUMANA – *Mais dans vos relations avec votre femme et vos enfants, vous ne manifestez guère ce côté féminin...*

CAVANNA – La famille est une institution essentiellement féminine. L'homme, viscéralement, n'en aurait pas besoin. S'il l'a inventée, c'est pour nourrir ce fantasme que ses enfants, ses fils en particulier, le prolongent. A l'intérieur de la famille et de la maison, c'est la femme qui a toujours été la maîtresse.

GABRIELLE NANCHEN – Si l'on regarde comment vivent les bêtes, il n'est effectivement pas naturel que l'homme s'occupe des enfants. Mais je vois deux raisons pour lesquelles il devrait jouer un rôle plus actif dans la famille. D'abord, parce que les femmes le désirent; elles en ont assez de ces hommes qui ne sont que des géniteurs! J'y vois aussi un signe d'évolution, justement parce que ce n'est pas quelque chose de naturel. Etre capable de transcender l'ordre naturel des choses, c'est ce qui fait la noblesse de l'homme.

CAVANNA – Moi, je dirais qu'il y a un homme qui est inutile et un autre, qui est utile. Je m'interdis d'employer des mots qui n'ont rien à voir avec la raison...

ACTIO HUMANA – *Les mots vous divisent. N'est-ce pas un autre problème entre hommes et femmes, ceux-ci ayant souvent tendance à refuser les mots des femmes. Pourquoi?*

CAVANNA – Pour une question de simple logique! Il n'y a pas deux manières de raisonner. Il n'y en a qu'une, qui a été découverte par les philosophes grecs environ 700 ans avant Jésus-Christ.

GABRIELLE NANCHEN – Ce que je souhaite voir changer chez vous, les hommes, c'est exactement ça: que vous acceptiez enfin d'écouter et d'entendre nos mots. Vous ne détenez pas la seule manière de comprendre le monde. Il n'y a pas que le raisonnement ou la logique qui comptent, mais aussi l'intuition, l'approche affective des choses. L'être humain ne peut pas vivre sans échelle de valeurs.

CAVANNA – J'ai pourtant 67 ans...

Epique fin de discussion... Cette querelle de mots nous ramène à la vision d'une relation dans laquelle il ne serait plus question de pouvoir, de supériorité ou de compétition entre les partenaires, mais d'harmonie, de «lutte en parallèle» comme l'expriment Res et Ruke dans leur rituel: d'une relation entre un homme-frère et une femme-sœur. ■

NELLY HALDI,
REGULA SCHWARZENBACH,
LEO JACOBS,
THIERRY OTT,
MARTIN SPEICH